VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

AU RÉDACTEUR DES ANNALES.

Pelican Narrows, le 7 novembre 1899.

Lettre du R. P. Bonnald. — Mission du lac Pélican, pêche et chasse des sauvages. — Prétendu négoce des missionnaires. — Voyage à Prince-Albert. — Voyage et ministère au fort Nelson. — Le R. P. Simonin.

Mon révérend et bon Père,

Voici encore une année révolue depuis mon dernier rapport sur nos différents travaux, en ce vaste pays de Churchill et de Nelson.

En venant m'acquitter, cette fois, de ma tâche, par le récit fidèle de nos Missions, j'ai le regret de vous dire que nos œuvres laissent beaucoup à désirer, peut-être par ma faute ; mais aussi à cause des circonstances que vous allez connaître par la suite de ma narration.

Le succès n'a pas répondu à nos désirs ni à nos efforts ; il y a eu des obstacles suscités par l'esprit du mal.

Maintenant, j'entre en matière. J'ai à vous conter ce que nous avons fait pendant cette année, qui finit le siècle.

Mon récit comprend : 1° notre Mission au lac Pélican ; 2° ma visite à notre révérendissime Vicaire ; 3° mon voyage et ministère au fort Nelson :

1° *Notre ministère au lac Pélican.* — Nous étions encore deux Pères Oblats à l'automne 1898. Cette saison indienne, qui va de la chute des feuilles au cœur de l'hiver, est un temps de loisirs pour le missionnaire du Nord. Les sauvages ne sont plus là pour l'occuper ; ils ont tous gagné leur pays de chasse. Nous n'avons, dans le petit village, que les serviteurs de la Compagnie mar-

chande et ceux de la Mission avec quelques autres gens libres. Plus de communication avec le monde civilisé ni même avec nos Indiens.

A cette époque des premières glaces, la navigation est dangereuse et même impossible à cause des petites rivières déjà gelées ; seuls les grands lacs sont encore libres, mais à la veille d'être pris par les glaces. Malheur à l'imprudent qui essayerait de prendre le large à cette époque pendant le calme et surtout la nuit! Un jour, non loin d'ici, deux hommes en visite chez des amis campés sur la rive opposée du même lac, à la fin d'octobre, s'en retournaient chez eux, au clair de la lune, dans leur petit canot d'écorce. A mesure que les flots s'apaisaient le lac se gelait et cette mince glace, qui durcissait avec les minutes, creva le canot des pauvres sauvages, qui périrent au milieu du lac.

Notre village est désert en ce moment, triste, morne, le silence n'est interrompu que par le son de la cloche qui tinte l'*Angelus* ou annonce la messe à ceux qui gardent le foyer. Nos voisins sont tous à leur pêcherie, où l'on fait des provisions de poisson pour l'hiver; ils reviennent cependant pour la fête de tous les saints. Tous s'approchent des sacrements, et, le soir, le glas funèbre leur rappelle le souvenir des morts. Le lendemain, ils prient et même communient pour les âmes de leurs défunts. Ils retournent ensuite à leur pêcherie jusqu'à ce que les gros froids les obligent à plier leurs filets et à revenir au village. Le poisson a été si abondant qu'on sera dispensé de faire la pêche d'hiver, toujours si difficile, du reste, sous la glace.

Voici l'hiver... Au loin, nos Indiens chassent le caribou et l'élan et mettent des pièges pour les animaux à fourrures. Nos gens ici s'occupent du charriage de bois de chauffage et voyagent dans toutes les direc-

tions au service de la Compagnie pour l'achat des fourrures.

A la Mission, le P. SIMONIN, armé de son fouet toujours de la main gauche, attelle ses chiens, conduit son traîneau pour le bois de chauffage et flagelle sans pitié ses coursiers, plus sensibles aux coups qu'à la voix fluette du conducteur.

C'est encore lui qui va aux malades sur les premières glaces.

Votre serviteur a eu la maladresse de tomber à la renverse en glissant par mégarde ; Dieu merci, cette fois cela a été assez bénin, la connaissance lui est revenue après quelques minutes. Mais cette chute lui a fait peur en lui rappelant celle qu'il fit sur la glace vive il y a quelques années et qui lui enleva toute connaissance pendant vingt-quatre heures. C'est donc le P. SIMONIN, plus agile pour se tenir ou se remettre en équilibre, qui voyagera à ma place. Le voyage n'a duré que trois jours ; beaucoup de peine pour le Père et des dépenses pour la Mission à cause d'un sauvage plus peureux de la mort que malade réellement.

C'est encore le P. SIMONIN qui va célébrer les fêtes de Noël à Pakitawagan, où se réunissaient nos chrétiens les plus éloignés. Mon cher compagnon a eu beaucoup de mérite, par la rigueur excessive du froid et la fatigue d'un long et terrible trajet. Faute de chiens, le cher Père a dû se servir de ses jambes.

Il a été bien content de ses chrétiens, pieux et fervents, venus de si loin pour assister à la messe de minuit, dans cette petite chapelle de Pakitawagan-sur-Churchill, où on va célébrer deux fois par an.

Ici, au lac Pélican, nous avions, comme d'habitude, nos chrétiens du haut Churchill et de la rivière Caribou. Malheureusement, la coqueluche survenait en ce mo-

ment et les affligeait beaucoup en faisant plusieurs victimes parmi leurs enfants.

Cet hiver de 1898-1899 a été le plus froid, de mémoire de sauvage. Notre thermomètre a varié de 30 à 50 degrés et au delà, depuis le 27 décembre jusqu'au 12 février.

C'est pendant ces terribles froids que le bon et pauvre P. Ancel nous arriva du lac Caribou, en route pour Prince-Albert. Il avait fait déjà plus de 600 kilomètres en traîneau à chiens et il lui en restait encore autant pour arriver au but de son voyage.

Dieu sait les misères d'un pareil trajet, à une telle distance, avec tant de neige, un froid si rigoureux. Imaginez-vous la fatigue, les soucis, sans parler des désagréments et des contrariétés de toute sorte que nous connaissons ici par expérience, et tout cela pour procurer un peu de bien-être à ses confrères, à la Mission, et, par conséquent, pour travailler au bien général spirituel et temporel de toute une population. C'est le cas de dire : *Euge, serve bone; merces tua magna nimis.* Le missionnaire, dévoué au bien de ses frères, à la gloire de Dieu par le salut des âmes, tel que le veut notre vénéré Fondateur, c'est celui-là. Laissez-moi ouvrir ici une parenthèse ou bien faire une digression qui n'est pas sans quelque rapport avec ce que je viens de dire ; à vous de la biffer si vous la trouvez inopportune.

Missionnaires des sauvages par vocation, nos instructions nous disent d'aider nos chrétiens au temporel comme au spirituel autant que faire se peut. Nous pouvions nous dispenser de cette charge jadis, quand la puissante Compagnie de la baie d'Hudson avait le monopole de la traite jusqu'en 1870 et même après jusqu'à ces derniers temps, tant qu'elle était à peu près seule à acheter à bas prix les fourrures précieuses des sauvages. Le gros profit qu'elle tirait de ce négoce lui permettait de don-

ner à ces chasseurs et trappeurs beaucoup de marchandises à crédit, c'est-à-dire de leur prêter en automne tout ce dont ils avaient absolument besoin pour vivre et chasser pendant l'hiver; *prêt ou avance* qui lui était ordinairement rendu ou payé avec un intérêt colossal au printemps.

Or, la civilisation s'approchant de nos parages, la concurrence faite à la Compagnie devenant plus forte, des ordres sont venus de haut lieu pour défendre aux commis de tous les postes de traite de donner gratis aux Indiens et de leur faire aucune avance ou crédit en automne. Un inspecteur de la Compagnie a été jusqu'à renvoyer au fort Churchill, où il n'y a pas de Mission catholique, les sauvages dénés catholiques de la Mission du lac Caribou.

Maintenant, mettez-vous à la place des missionnaires, qui, depuis plus de quarante ans, comme au lac Caribou et ailleurs, depuis plus de vingt ans, comme ici, au lac Pélican, ont converti toute la population.

Nous n'avons, dans ces montagnes et sur ces îles de granit, aucune ressource pour vivre. Nos indigènes n'ont pas ici des réserves comme celles des autres provinces du Canada. Ni blé, ni animaux domestiques, ni secours d'aucune sorte; nos sauvages, comme leurs ancêtres, ne peuvent vivre que de pêche et de chasse. Mais il faut acheter des filets, des munitions de chasse, des habits, des couvertures, des outils indispensables, etc. C'est en partant pour la chasse d'hiver qu'il faut tout cela; mais avec quoi vont-ils l'acheter ? Ils n'ont pas d'argent ou en auraient-ils un peu, par exemple celui du traité, il est insuffisant. Ils avaient des fourrures au printemps, mais ils en ont payé leurs dettes ou se sont acheté des habits et des filets pour l'été.

Voilà ces pauvres enfants des bois dénués de tout à la

veille de l'hiver. Que vont-ils devenir? Il leur faut absolument ou la charité ou un prêt. Or, défense absolue aux marchands de la Compagnie de leur rien fournir gratis ou à crédit. Alors ils vont au missionnaire, leur Père, leur confident, leur seule ressource.

Oui, le Père aurait le cœur de leur prêter au moins les articles les plus nécessaires... Mais, halte-là, la jalouse Compagnie a prévu le cas, et, par des agissements plus ou moins loyaux, a attiré l'attention de l'autorité spirituelle, dont elle se moque par ailleurs, et, sous prétexte de zèle, avertit les évêques du pays que les missionnaires vont perdre le respect qui leur est dû en se faisant commerçants. Or, il est avéré que le petit profit tiré des fourrures données à la Mission par les sauvages, a été d'abord pour les veuves, les orphelins, les pauvres et les malades, sans parler de nos églises, que nous n'aurions pu bâtir ni orner avec les seuls secours de la caisse vicariale. On a prétendu que cette manière de prêter aux sauvages, quoique favorable à leurs intérêts, était un véritable négoce. La Compagnie a été triomphante de cette décision. Et, maintenant qu'il nous est défendu de faire des prêts aux sauvages, il faudra nous résigner à les voir mourir de faim ou de froid, et quand les survivants apporteront le cadavre pour la sépulture, ce sera encore au missionnaire à fournir le linceul et les planches pour le cercueil, car la Compagnie, qui donnait tout cela jadis, ne le fait plus.

J'ai approuvé le R. P. Gasté et je l'ai applaudi des deux mains quand je l'ai vu, lui si craintif, donner à crédit à ses Dénés, afin de les empêcher d'aller au fort Churchill, où ils auraient perdu la foi, eux et leurs enfants.

Encore une fois, l'intention des missionnaires n'a jamais été de faire le négoce, que la théologie et le droit

canon nous défendent, mais de soulager nos chrétiens, en faisant servir le surplus des uns aux besoins des autres, et cela, pour le bien spirituel et temporel de tous.

Un de mes serviteurs accompagna le P. Ancel jusqu'à Prince-Albert, et, un mois plus tard, j'allais le rejoindre au fort Cumberland, où, chez le R. P. Charlebois, nous nous trouvâmes trois Oblats ensemble, ce qui est bien rare dans cette partie du vicariat. On est si content de ce bonheur, qu'on oublie les misères du voyage.

Nous étions en carême. Au lac Pélican, pour faciliter à nos chrétiens l'intelligence de l'amour de Notre-Seigneur pour les âmes, j'installai dans notre chapelle le magnifique calvaire avec personnages, que j'avais acheté à Montréal, à mon retour de France. Je ne m'étais pas trompé en augurant bien de cette scène sur l'esprit de nos chrétiens. Ils allaient à l'envi à la chapelle et ne pouvaient s'arracher de ce spectacle : l'air de souffrance si bien exprimé sur les traits du Christ ; les douleurs de la sainte Vierge si bien imprimées sur sa figure, la désolation de saint Jean et les pleurs de sainte Madeleine, tout parlait à leurs cœurs. Un sauvage manifeste de suite ses impressions. La réflexion la plus générale était celle-ci : que Jésus a souffert pour nous, et que nous sommes méchants de l'offenser !

Ce fut encore pendant le carême que je visitai un petit village sur Churchill, où m'avait fait demander un vieillard, heureux de pouvoir se confesser.

C'était en mai, et, cependant, mes compagnons de voyage eurent les joues, le menton et le bout du nez gelés. Nous appelons cela *les baisers* du vent du Nord.

Après Pâques, j'allai voir un malade qui voulait me parler avant de mourir.

Vrai squelette vivant, je le confessai sur son sale et fétide grabat. C'est là que Notre-Seigneur voulut bien

venir pour se communiquer sacramentellement à l'âme de ce pauvre sauvage qui, auparavant, demanda pardon à l'assistance de n'avoir pas toujours obéi au prêtre.

J'avais dit la messe à la maison la plus convenable du village, où dix personnes avaient fait leurs pâques.

Ce petit voyage de trois jours se fit à pied avec un traîneau tiré par trois maigres chiens. Il n'y avait plus de neige dans les bois. On dormait le jour pour marcher toute la nuit et le matin. Les corneilles criaient, c'était le retour du printemps. C'est un cri joyeux dans le pays. *Ahasiw ! Ahasiw !* La corneille ! La corneille ! Emigrée au sud dans l'automne, elle revient avec le printemps. Bientôt la terre sera dégelée, bientôt il y aura des mares d'eau dans les détroits et aux embouchures des rivières. A bientôt les canards sauvages, les outardes, les cygnes. Bientôt on pourra encore naviguer, aller au port, à la Mission, voir le Père, entrer dans la maison de la prière. C'est le moment de partir pour aller voir mon évêque et lui parler de nos Missions de l'Est.

2° *En route pour Prince-Albert.* — J'invite vos lecteurs à me suivre dans ce voyage d'un nouveau genre. C'est un peu plus de 600 kilomètres à parcourir, partie en traîneau, partie en pirogue. Nous gagnons le sud pour tomber sur la Saskatchewan déjà ouverte à la navigation. Ici, dans le nord, il n'y a plus de neige, mais la glace est encore épaisse. Nous trouverons des détroits et des rivières libres des glaces. Tout cela prévu, on fait les préparatifs où l'on tâche de ne rien oublier, et l'on se munit de provisions, d'un fusil et d'un filet ; partons.

Le traîneau file bien sur la glace vive ; il est chargé du canot et de tout le bagage. Mes deux hommes s'y attellent et je suis par derrière. On a bien fait de coudre à nos souliers mous une semelle en parchemin épais, quelquefois même avec le poil, sans cela nous serions

bientôt nu-pieds. On s'arrête quelquefois pour laisser reposer les hommes et fumer une pipe. A midi, on fait du feu et l'on dîne. Le soir, on campe sous les grands arbres.

Mais voici la neige. Ce n'est pas encourageant pour nos hommes. La marche du traîneau en sera ralentie et les obligera à une plus grande dépense de forces. Je les aide en poussant. Ce sont des contretemps que nos bons sauvages prennent toujours de bonne humeur, espérant plus de chance pour le jour suivant. Nous arrivons à des détroits libres des glaces, puis à des rivières en plein courant.

Alors nous nous servons du canot jusqu'à ce que la glace vienne encore nous barrer le passage et nous obliger à reprendre le traîneau, et ainsi de suite. Nous traversons des lacs et nous descendons des rivières. Le plus difficile, ce qui nous arrive quelquefois, c'est lorsque, dans les rivières, la glace n'est pas assez forte pour nous porter. Dans ce cas, on ne peut se servir ni du traîneau ni de la pirogue. Alors il faut faire portage, c'est-à-dire à travers les bois, les marais, porter sur le dos, canot, traîneau, bagages, etc. On se déchire les habits et la peau, on glisse dans des trous, on fait la culbute dans ces endroits où la tempête a renversé des milliers d'arbres, enchevêtrés les uns sur les autres. Harassés de fatigue, nous nous arrêtons pour respirer, en quelque place propice ; des fruits sauvages, qui ont passé l'hiver sous la neige, servent à nous rafraîchir et à nous désaltérer.

Nous arrivons enfin sur un grand lac ; en deux heures de marche nous sommes de l'autre côté et nous entrons dans une belle rivière, libre des glaces sur tout son parcours.

Là, nous avons la chance de tuer du gibier. Elle foisonne de canards sauvages, de rats musqués, même

d'outardes. Les œufs que nous trouvons dans leurs entrailles nous font regretter notre poêle que notre pilote a eu la maladresse de laisser tomber à l'eau. Adieu l'omelette! On la remplace par un beau gâteau. Faute de poêle, nous faisons cuire notre pâte par un procédé tout primitif, comme vous allez voir. Vous coupez un morceau de bois vert inodore, une branche de saule, par exemple. Vous avez soin d'enlever l'écorce, dans laquelle vous coulez votre pâte et que vous aplatissez ensuite entre vos deux mains pour la maintenir tendue et raide pendant la cuisson ; mettez-y de suite des petits bois transversaux et vous aurez ainsi une palette de pain ou de galette que vous fichez en terre et inclinez vers le foyer en ayant soin de tourner et retourner jusqu'à cuisson complète.

Quelquefois on est si fatigué après une rude journée, que, la galette manquant, on n'a pas le courage d'en faire; mais c'est bien le moindre souci pour des gens qui n'ont plus l'habitude de manger de pain. On soupe avec un canard, assaisonné d'une tasse de thé.

Après cinq jours de voyage, nous arrivions la première semaine de mai chez une famille de sauvages cris du Sud, bien étonnés de voir des cris du Nord en canot d'écorce et un prêtre avec eux.

C'était l'heure du campement, mais leur hutte sale et dégoûtante nous décida à camper ailleurs. Le père de famille et son fils vinrent nous tenir compagnie pour savoir des nouvelles et boire le thé. Ils étaient protestants.

Nous allions arriver à un village indien du grand lac Cumberland, quand un retour d'hiver nous surprit à la dernière rivière que nous avions à descendre, courant fort et plein de rapides. La neige nous aveuglait; le gibier, transi de froid, se laissait tuer à bout portant, mais notre jeune pilote oubliait d'éviter les écueils. On

en fut quitte pour une égratignure. Le soleil se couchait quand nous arrivions en vue de l'*île aux Pins*, où se trouve le village indien.

Malgré les glaces flottantes du lac, nous y débarquions à la tombée de la nuit. Je frappai à la porte d'un protestant, qui nous reçut avec plaisir, et mit en lieu sûr notre bagage. Maison propre, bon lit, bonne salle et bon feu, le mauvais temps faisait rage au dehors. Bientôt on sut dans le village la présence du prêtre français. Tous vinrent me saluer et me donner la main. Les vieillards restèrent longtemps à la veillée. J'appris de l'un d'eux qu'il avait connu et entendu le Père TACHÉ, en 1848, mais malheureusement pour lui, sans se laisser convertir. La sœur de ce bonhomme, plus heureuse que son frère, se souvenant du père TACHÉ, s'est convertie au lit de la mort, et a reçu les derniers sacrements du R. P. CHARLEBOIS. Un autre de leurs parents, chassés de l'église pour son inconduite par le R. P. GASTE, se fit protestant de dépit, mais seulement jusqu'à son lit de mort, car, pour bien mourir, il demanda le prêtre catholique.

Un silence profond se fit pendant que je récitais ma prière avant de me coucher. Je ne dormais pas encore, quand le maître du logis dit : « Nous avons l'habitude de faire notre prière en commun. » — « C'est très bien », lui répondis-je. Il lut, en effet, quelques versets de l'Ancien Testament et fit la prière.

Le lendemain, il me demanda de vouloir bien dire notre prière tout haut, afin de l'entendre et de s'y unir. Le mauvais temps fut pire que la veille, impossible de repartir. Un homme, et des plus influents, n'était pas venu me voir, il me fit prier d'aller chez lui. Un jour seulement avant notre arrivée, il y avait eu une rixe dans le village, une vraie bataille entre cet ex-chef de réserve et mon hôte.

Le vaincu voulait se venger. Il avait chargé son fusil et devait venir le tuer.

Au moment où j'allais voir cet ex-chef, on me mit au courant de la triste affaire. Bien reçu par le sauvage irascible, je me permis de lui donner le conseil de pardonner à son ennemi. Il fit d'abord la sourde oreille ; son orgueil froissé et son cœur ulcéré demandaient vengeance ; enfin, après bien des instances et bien des réflexions, il consentit à me suivre. Je l'introduisis chez mon hôte en disant : « Mes amis, je ne suis pas votre ministre, mais je vous aime tous les deux. Le bon Dieu est notre père à tous, il demande de nous le pardon des injures et vous le lui promettez tous les jours dans votre prière. Allons ! Au nom du Seigneur Jésus, ici, devant moi et devant tous ceux qui sont présents, pardonnez-vous et vous verrez que le bon Dieu vous bénira ».

Mon hôte se lève aussitôt et dit : « Prêtre, merci de tes bonnes paroles, je désirais faire ce que tu nous demandes. Allons, mon oncle, touche la main et pardonne-moi comme je te pardonne. » Et, séance tenante, ils se pardonnèrent.

« C'est bon, mes amis, donnez-moi la main tous deux et maintenant buvons le thé. »

Et l'on se mit à jaser de bon cœur. J'étais heureux d'avoir contribué à la réconciliation de deux hommes, quoique protestants. Fasse le ciel qu'ils deviennent un jour catholiques ! Le lendemain, notre hôte voulut bien se faire notre guide au milieu des joncs, à travers ces îles de roseaux où un étranger ne trouverait pas facilement son chemin. Grande fut la surprise du bon P. Charlebois, quand j'entrai chez lui à l'improviste. C'est là que je trouvai les lettres. Il y en avait qui m'annonçaient le changement du R. P. Simonin. Raison de plus pour continuer mon voyage et aller trouver notre premier Supé-

rieur dans le vicariat. Munis de nouvelles provisions, nous allons monter le courant de la Saskatchewan. Des banquises de glace étaient superposées des deux côtés du fleuve et ressemblaient à de véritables et immenses remparts d'une hauteur prodigieuse, à certains endroits surtout. Pas de place pour tirer à la ligne notre embarcation. Il fallait ramer au large et lutter contre le courant. Parfois, sur quelques pointes, nos gens pouvaient s'atteler à la corde, mais non sans danger, à cause des glaces qui se détachaient souvent et tombaient avec fracas sur le bord du fleuve.

Le jour de l'Ascension, nous étions au milieu de notre route quand, près d'une île, nous reconnûmes le passage d'un castor à du bois fraîchement rongé par cet amphibie. Un peu plus loin l'animal saute et plonge devant nous. Mon guide, à plein aviron, gagne de l'espace et se met au guet en amont. Quelques instants après, voilà le castor qui met le nez à la surface de l'eau et reçoit à la tête un coup de fusil. « Tiens, mon Père, tu vois, le bon Dieu veut nous donner un bon dîner pour la fête de l'Ascension. »

Nous arrivons au fort la Corne. De là mes hommes continuent seuls le voyage sur le fleuve et votre serviteur se rend auprès des catholiques de cette première colonie, qui lui apprennent le récent passage de Mgr PASCAL en visite pastorale chez de nouveaux colons. Plus loin, une famille protestante m'héberge, et le chef vient me conduire le lendemain à Prince-Albert. On se mettait à table pour le dîner, quand, sans me faire annoncer, j'entrai au réfectoire. Le bon P. DUHAUT cria : *Deo gratias*, et je fis connaissance avec le P. BOISSIN et le cher F. WELSH. Monseigneur n'arriva que deux jours après. Sans pouvoir obtenir ce que j'aurais voulu, je reçus de Monseigneur les lumières et les conseils dont j'avais besoin pour le spiri-

tuel et le temporel de nos différentes Missions. Malgré le bonheur qu'on éprouve de se retrouver avec des Frères dans une communauté édifiante comme celle de Prince-Albert, je dus bientôt prendre le chemin du retour qui fut prompt et heureux. Après trente-deux jours de voyage nous arrivions en vue de notre chère Mission. La glace nous barrait le passage, il nous fallut faire un détour pour aborder à notre quai. Le R. P. SIMONIN, qui nous avait reconnus de loin, avait hissé le drapeau tricolore orné de l'image du Sacré-Cœur. Hélas ! j'allais lui annoncer qu'il était appelé ailleurs.

Quelques jours après, le vénérable P. GASTÉ nous arrivait du lac Caribou avec un Esquimau. Le jeune Alphonse fait honneur à son vénéré parrain et à la Mission du lac Caribou.

Sa nation est encore toute infidèle, et lui, recueilli par le R. P. GASTÉ, est un excellent chrétien, parle le cris, le déné et le français. Il désire la conversion de ses compatriotes.

Le R. P. GASTÉ continue son voyage à Prince-Albert avec le canot et les deux hommes que je lui ai procurés. Nos sauvages, revenus de leur chasse, sont autour de la Mission. Les valides vont partir pour travailler dans les barques des marchands ou des missionnaires, tandis que d'autres feront leurs propres canots ou ceux qu'on leur commandera ; et, après les avoir tous vus, je pars moi-même pour le fort Nelson.

3° *Visite au fort Nelson.* — Avant d'entreprendre ce long et périlleux voyage de 1000 kilomètres aller et retour à travers les terres, les bois, les lacs et les rivières, allant du versant Churchill au versant Nelson, il était décidé, avec le R. P. CHARLEBOIS, que le jeune P. BOISSIN viendrait faire un petit séjour ici pendant mon absence. C'est ce qui eut lieu. Avant la visite du fort Nelson, j'aurais dû

faire celle de la rivière Caribou. De nombreux chrétiens m'y attendaient; je leur avais promis d'aller les voir. Malheureusement une fausse nouvelle, que je crus vraie, me fit changer de décision. Pour ne pas manquer à l'assemblée des sauvages au passage de l'agent du gouvernement qui s'annonçait pour le 10 août, je pensais bien faire d'aller d'abord voir nos chrétiens du fort Nelson, en remettant après le traité ma visite à la rivière Caribou. Quand le moment fut propice pour cette visite, j'appris que nos gens, affligés et même découragés, avaient levé le camp pour aller très loin dans le Nord, ne se rendant pas compte du motif qui m'avait fait différer mon voyage

Descendons encore une fois ce large fleuve Churchill; il faut faire des haltes en deçà et au delà de Paktawagan. Voici un gros camp indien : les nombreuses huttes en peau, en toile ou en écorce, sont situées à l'embouchure d'une petite rivière dont la fraîcheur tempère un peu la chaleur torride de la saison.

Après les baptêmes des enfants, tout mon temps se passe à entendre les confessions. Revêtu du surplis et de l'étole, assis à la porte de ma tente sur la caisse de la chapelle, j'entends tous mes chrétiens. Le soleil se couchait et la dernière femme se confessait, lorsque j'aperçus un gentleman se diriger vers ma tente et s'arrêter subitement en me voyant dans l'exercice de mon ministère.

J'avais à peine ôté mon surplis que ce monsieur s'approche et me salue : un Anglais, employé du gouvernement en tournée de géographie dans nos pays encore à peu près inexplorés. Il y a juste cent ans qu'un inspecteur de la Compagnie de la baie d'Hudson y avait passé le premier. Nous fûmes très heureux de nous rencontrer; on ferait voyage ensemble, puisqu'il allait au fort Nelson.

Il avait pris ses hommes au fort Cumberland, des catholiques. Lui appartient, je crois, à la secte des métho-

distes, car, au fort Nelson, il est allé chanter au temple.

Il se montra très affable pour nous et très édifié de la piété de nos Indiens pendant leur prière. Il ne voulut plus nous quitter, nous attendant dans les camps des indigènes, quand mon ministère m'y retenait longtemps. Il aimait à regarder nos cérémonies, lorsqu'en plein air je faisais des baptêmes d'enfants.

Notre arrivée fit sensation au fort Nelson à cause des nombreux canots qui nous suivaient. Nos catholiques du lieu se mirent à sonner à toute volée la belle cloche de la Mission. Deux ministres étrangers étaient arrivés la veille, pour prêter main forte à leur confrère contre l'audace du prêtre catholique, qui voudrait faire encore des prosélytes en plein pays protestant. Nos catholiques, quoique heureux de voir leur prêtre, furent très affligés de savoir qu'il ne venait pas encore pour résider. Ce fut pour moi une grande peine d'apprendre que cinq ou six néo-catholiques venaient d'apostasier, pour obéir aux instances du ministre fanatique au dernier point. Avec ses mensonges, ses présents et ses promesses, il a aussi ébranlé la foi de quelques autres que je croyais inébranlables. Il était temps que j'arrive pour les raffermir un peu. Mais, hélas! que vont-ils devenir pendant l'absence du prêtre; ils se laissent fléchir par leurs compatriotes protestants qui les invitent à assister au prêche du ministre. Je n'avais pas encore remarqué cet air froid de quelques-uns des nôtres, et à certaines de leurs observations je ne savais quoi répondre.

Il y a encore, grâce à Dieu, un très bon noyau de catholiques qui sont loin de vouloir prévariquer; c'est le seul espoir de cette jeune chrétienté.

Mais les brebis qui restent n'empêchent pas le pasteur de pleurer et de gémir sur celles qui sont perdues. Rien de plus affligeant pour un missionnaire qui, après avoir

pris tant de peine pour la conversion des âmes, voit ses néophytes se détacher peu à peu de la foi catholique qu'ils avaient embrassée avec bonheur.

Et dire que jusqu'à ces derniers temps tout était en notre faveur. Les ministres, voyant leurs adeptes leur échapper, ont redoublé de zèle et nous n'avons pu faire un pas de plus en avant. Il aurait fallu résider dans le pays ; il ne nous a pas été donné de pouvoir le faire. En partant du fort Nelson pour revenir, la dernière parole que j'entendis d'un de nos meilleurs catholiques fut encore une parole de tristesse, de regret et de découragement. « Courage, lui disais-je, Monseigneur vous enverra un missionnaire l'été prochain. » Il répondit : « Je ne le croirai que quand je le verrai. »

Pendant mon retour, de nombreux sauvages qui ne nous avaient pas encore vus, nous attendaient à leurs pêcheries d'esturgeon. Dans trois campements, nous avons entendu les confessions des adultes et baptisé des enfants. Plusieurs familles nous suivirent, pour assister au traité qui doit avoir lieu avec le gouvernement, au lac Pélican. C'est toute une flottille de canots avec celui du missionnaire.

Pendant deux mois, toute la population du pays est restée ici, attendant l'agent qui n'est arrivé que fort tard dans l'automne. Occupé du matin au soir par ce peuple de grands enfants, je n'avais que le temps de réciter mon office et de prendre mes repas. Rien de plus fatigant que le ministère avec les sauvages; aussi je ne me vanterai pas de n'avoir jamais perdu patience. Les protestants, comme toujours, assistaient à nos exercices religieux. Puisse la grâce de Dieu faire son œuvre dans leurs cœurs et amener leur conversion complète, car en venant me saluer à leur départ, ils me remerciaient de les avoir intéressés et touchés à la chapelle !

Il y eut cependant quelque animosité entre catholiques et protestants à l'approche du traité au sujet d'un chef de réserve à élire. Nos catholiques étaient avertis de choisir l'un d'eux pour chef, étant les plus nombreux, ce qui eut lieu en effet. Le protestant influent qui briguait cet honneur étant vaincu, ceux de son parti voulurent recommencer, mais on les envoya promener. Quand l'agent du gouvernement arriva, flanqué d'un ministre protestant comme secrétaire et d'un métis anglais comme interprète, on me fit l'honneur d'une chaise à côté de l'agent. Or, la dernière question adressée à chaque chef de famille était celle-ci : « A quelle religion appartenez-vous ? »

Il arrivait quelquefois que le sauvage répondait : « Nous sommes, ma femme et moi, de l'église d'Angleterre, mais nos enfants appartiennent à l'église catholique romaine. »

L'agent, surpris et intrigué, disait à ses assesseurs en anglais : « Comment se fait-il que les enfants ne suivent pas la religion de leurs parents ? » Pour ne pas donner à l'interprète le temps de traduire cette observation qui aurait pu faire une impression nuisible, je me hâtai de dire : « D'abord, les parents ne sont pas maîtres de l'âme de leurs enfants, et puis, voici ce qui arrive : les protestants, ici, n'ayant pas de ministre à leur service, viennent me prier de baptiser leurs enfants, ce que je fais sous la condition explicite que les enfants suivront la religion catholique. — Ah ! » dit-il ; et ce fut tout l'incident.

Enfin, il faut bien clore ce rapport déjà trop long. Le recensement, qui s'est fait à cette occasion du traité, relève une population de 316 âmes, dont 250 catholiques et 66 protestants au lac Pélican ; nous avons, ailleurs, c'est-à-dire au fort Nelson, 120 catholiques au milieu de 300 protestants ; sur les limites de ma si grande paroisse, il y a, à l'ouest, une population de 500 protestants, et je ne compte là qu'une dizaine de catholiques.

Tous ces pauvres protestants ne sont pas fanatiques ; au contraire, la grande majorité nous est très sympathique : elle aime à nous voir, à nous entendre, à fréquenter nos églises. Mais il faudrait les visiter plus souvent et plus longtemps, et j'ose ici recommander à nos révérends Pères de Montmartre la conversion de toutes ces âmes. Ce fut par la dévotion au Sacré Cœur de Jésus que nous commençâmes nos Missions en 1875 dans cette partie du vicariat, où il n'y avait que des infidèles et des protestants parmi la population crise algonquine de ces rochers, et malgré notre indignité, Notre-Seigneur voulut bien, selon sa promesse à la bienheureuse Marguerite-Marie, bénir notre humble ministère. J'aime à me rappeler les premières années de mes longs voyages vers la baie d'Hudson. Après avoir fait de nombreux néophytes, je les amenais au lac Pélican pour voir notre chapelle. En remontant le fleuve Churchill à la faveur d'un bon vent, nous attachions nos canots ensemble, le mien au milieu avec le mât et une seule voile commune, et nous chantions les litanies du Sacré-Cœur.

A la voix du missionnaire qui chantait les invocations : *Cor Jesu...*, les sauvages, avec ensemble, répondaient : *Miselele nopis*. Je me réjouis à la pensée de pouvoir bientôt nous consacrer solennellement au Cœur de Jésus, comme le veut notre Saint-Père Léon XIII. L'image de ce divin Cœur se voit partout, non seulement à la porte de nos églises et de nos maisons, mais aussi dans les cabanes de nos chrétiens, dans leurs livres de prières et sur leurs poitrines. Fasse le ciel que nos Frères séparés, touchés et convertis par ce signe sacré, viennent bientôt dans le giron de la sainte Église !

Agréez, mon révérend et bon Père, les meilleurs sentiments de votre humble serviteur.

E. Bonnald, o. m. i.